

Une HEURE avec...



GRAND PRIX LYCÉEN DES
COMPOSITEURS



© Quentin Lazzarotto

RÉGIS CAMPO

Compositeur en lice pour le GPLC 2020

Avec *Une solitude de l'espace*, pour flûte, percussions, piano, violon, alto, violoncelle, contrebasse et bande

CD : *Street-Art*

Interprétée par l'Ensemble TM+, sous la direction de Laurent Cuniot.

« J'accepte le romantisme à la condition que ce soit un romantisme intersidéral ! »

Présentez-vous en une phrase !

Je suis un peu comme un poisson dans l'eau !

Mais pas un poisson rouge !

C'est exactement ce que j'allais dire : mais pas un poisson rouge qui oublie tout, 10 secondes après !
[rire]

Quel lycéen étiez-vous ?

Un gros timide, qui tombait amoureux chaque année de la plus jolie fille de la classe...

... Et qui n'osait lui avouer parce qu'il était trop timide.

C'est exactement cela ! [rire]

Qu'écoutez-vous comme musique au lycée ?

C'était le chaos total. J'écoutais de la musique contemporaine très hard... Xenakis, Boulez et Stockhausen. Mais en même temps beaucoup de musique classique, beaucoup de variétés, énormément de musiques de film. J'écoutais beaucoup de Morricone, les *Star Wars*, mais tout se mélangeait avec Messiaen, Dutilleux, Reich, Takemitsu, le grand répertoire russe.

La musique est-elle venue à vous ou est-ce vous qui êtes venu à elle ?

Elle a toujours été là. Des sensations visuelles, olfactives, tactiles liées inconsciemment à la musique.

J'ai des souvenirs durant ma petite enfance : les rayons de lumière sur le parquet, des sons de machines domestiques, des bruits de ville, l'odeur d'un vieux piano droit, les voix des adultes. Tout était musical. En dormant tout petit, j'avais l'oreille collée à l'oreiller, j'entendais mon battement de cœur, j'imaginai que c'était en fait quelqu'un qui montait les escaliers ; le rythme m'intéressait.

La musique pour vous, c'est une expression d'avantage émotionnelle que sensorielle, rationnelle ou spirituelle ?

De l'émotion pure que j'ai retrouvée dans la petite enfance chez les compositeurs russes, comme Tchaïkovsky, Rimski-Korsakov, Prokofiev ou Chostakovitch.

Il y avait un peu plus tard Stravinsky ; je le traduisais tout de suite en sentiments, en sensations visuelles. C'est presque du romantisme à 800%. C'est pour cela que j'aime Berlioz : sa vie est dans son œuvre et son œuvre est dans sa vie.

Votre famille a-t-elle été un environnement stimulant pour nourrir cet intérêt émotionnel pour la musique ?

Ils étaient très mélomanes. Ma mère adorait l'opéra, mon père, lui, jouait, improvisait à la guitare et écoutait beaucoup de disques. Il reste encore aujourd'hui toujours très mélomane, très éclectique. Les premiers souvenirs musicaux que j'ai, c'est vers 2-3 ans. C'est toute la musique que l'on entendait à la maison, mes cours de piano. Ces souvenirs sont restés un trésor pour toute ma vie.

Votre famille est marseillaise depuis plusieurs générations. Cet ancrage marseillais a-t-il formé votre sensibilité musicale ?

Il y a la lumière blanche, le soleil. Le fait que Marseille soit aussi un port, avec un mélange de cultures. Ma famille a du sang uruguayen, corse, auvergnat, espagnol et italien. Lorsque j'ai découvert Naples, j'ai eu l'impression de retrouver mon Marseille. Et quand j'étais à la Villa Médicis, à Rome, j'ai retrouvé le même ciel, la même lumière, aussi.

Il y a donc une certaine lumière de la musique que vous essayez de retranscrire ?

Une certaine brillance.

Un éclat ?

Une brillance où tout est là dès les premières mesures, comme chez Bach.

Vous parliez de pulsation tout à l'heure. Peut-on y voir un lien avec l'influence qu'a eu Stravinsky sur votre musique ?

Pour le XX^e siècle, c'est mon compositeur favori, pour ce jeu avec le rythme, notamment *Le Sacre du Printemps*, mais tout Stravinsky finalement. Et puis aussi Prokofiev...

Et ce qui vous plaît chez les Russes, c'est cette dimension rythmique et émotionnelle ?

Un désir de ne pas lâcher un rythme, d'être un peu obsessionnel, j'adore les ostinatos en musique. Et souvent les tempi rapides.

Vous pensez avoir un rapport obsessionnel à la musique ?

Ma vie est dans de la musique. Tout ce que je fais est lié charnellement à la musique. Ce n'est pas quelque chose d'intellectuel, c'est souvent du domaine de l'impulsion.

Et de la pulsion ? Impulsion, pulsion et pulsation.

Oui ! Et c'est quelque chose que j'ai de plus en plus accepté et assumé avec l'âge.

Dans un entretien où vous parliez de cinéma, vous disiez quelque chose de très intéressant sur le rapport au corps chez les compositeurs contemporains.

Les artistes dans le cinéma, la peinture, la littérature, la danse, sont bien plus proches de leur corps que les musiciens de musique contemporaine peuvent l'être...

C'est vrai que, dans les arts plastiques, le corps est devenu une préoccupation centrale alors que dans la musique, le corps n'est que l'élément d'émission et de réception du son.

Lorsque j'ai une idée musicale, c'est comme tomber amoureux, avoir un coup de foudre. J'adore ce sentiment-là, à chaque composition, c'est une chose qu'il faut choyer, qu'il faut faire grandir dans son esprit.



Régis Campo en rencontre au Lycée Emmanuel d'Alzon de Nîmes, le 24 février 2020 © D.R

Aujourd'hui, de quels compositeurs vivants vous sentez-vous le plus proche ?

Il y a tous ces compositeurs disparus mais qui me semblent toujours vivants comme Messiaen, Dutilleul, Stravinsky, Ligeti – la liste est très longue. J'ai l'impression qu'ils sont toujours dans mon esprit et que je peux les rencontrer au coin d'une rue. En même temps, j'adore les jeunes compositeurs – les 20-30 ans – et leur soif de nouveauté, leur curiosité. J'aime aussi les compositeurs qui sont un peu hybrides, certains compositeurs qui viennent de groupes de rock comme un Jonny Greenwood ou un Bryce Dessner qui composent aussi des concertos. J'aime me sentir toujours dans un nouveau lieu, ailleurs. Et souvent ces univers hybrides donnent un peu la fraîcheur de l'oreiller que l'on recherche l'été, quand on change de côté pour toujours avoir le coin frais. [rire]

Parlons composition. Être compositeur, pour vous, c'est quoi ?

C'est un travail artisanal quotidien, et à un moment donné, se laisser emporter par une idée et ne pas la lâcher. Garder une pensée claire pour bâtir toute une architecture.

Écrire ou composer ?

[rire] Camposer. Prendre des choses disparates et les faire danser ensemble. Mais c'est aussi créer une famille de musiciens. C'est un prétexte pour être ensemble !



Le disque *Street-Art*, sélectionné pour le GPLC 2020, est paru en juin 2019 © Signature Radio France

Ce goût pour une forme de convivialité musicale se traduit par une fidélité envers certains interprètes ou ensembles, comme un compagnonnage sur plusieurs années (comme avec TM+, sur ce disque). C'est une façon vouloir travailler avec les gens que l'on connaît et que l'on apprécie, comme pour manger ?

J'aime beaucoup cette citation de George Simenon : « ne pas juger, comprendre ». Comprendre mes vrais amis, leur rester fidèle.

On utilise beaucoup l'adjectif « ludique » pour qualifier votre musique. Est-ce un adjectif que vous revendiquez ou vous l'a-t-on appliqué ?

Je l'accepte très bien. En fait, dans la vie, je suis assez comédien. J'ai des lointains souvenirs du cours préparatoire : avec un ami d'enfance, on improvisait un numéro de clowns dans la cour de récréation, tout le monde se regroupait autour de nous. On voyait déjà la vie comme une comédie.

Qui dit ludique, dit jeu. Alors jouer ou composer ?
Jouer !

Vous auriez pu répondre à nouveau « camposer » !

[rire] En fait, quand on écoute du Bach, du Mozart, du Vivaldi, ou Haydn, on a l'impression que ces compositeurs jouent vraiment avec des Lego® musicaux, qu'ils s'amuse vraiment avec les notes et les rythmes. Ils nous font des farces, avec des surprises, ils jouent avec des personnages imaginaires. La musique est par essence ludique.

Cet humour musical, c'est la preuve que l'on prend de la distance avec l'objet que l'on crée, et c'est accepter aussi que ces génies avaient de l'esprit.

Justement, ces grands génies avaient un humour suprême. Une sorte de distanciation avec la vie. Une manière d'avoir, comme disait Nietzsche, les chevilles légères.

Vous parlez dans un *Portrait Contemporain* de “sourire tragique et spontané”, d’ironie. Avoir de l’humour, est-ce permanent ou est-ce que cela vient au cours de l’écriture ?

C’est vraiment naturel. Souvent, il me vient des idées musicales vraiment simplissimes et que je trouve finalement fondamentales pour la pièce que je vais écrire. Aussi simplissimes que peuvent l’être les premières notes de la 5^{ème} Symphonie de Beethoven. Il est tellement difficile d’être simple et évident.

Cette ambition, d’où vient-elle ?

C’est une envie de se faire aimer et de se faire comprendre tout de suite, sans bavardage et sans mode d’emploi.

On sent une volonté de synthèse de toutes vos influences (les compositeurs russes, le minimalisme américain, la musique de film, les musiques populaires, l’avant-garde) dans un esprit d’éclectisme assez représentatif d’une certaine génération de compositeurs.

Une synthèse de musiques souvent différentes. C’est une envie de créer une galaxie formée de planètes très différentes. J’adore mélanger des influences très différentes comme réconcilier la vieille Europe avec, par exemple, les États-Unis.

Là où d’autres verraient des antagonismes, vous y voyez des influences qui peuvent s’interconnecter...

Et donner quelque chose de frais, d’unique.

Quels sont vos outils de travail ?

Cela va du simple papier, avec le crayon et la gomme, jusqu’au piano, les synthétiseurs, les claviers MIDI, les logiciels informatiques...

L’électro-acoustique n’est pas quelque chose à laquelle vous avez beaucoup recouru.

Finalement j’y viens. Je le combine avec ma musique en ce moment, justement avec mon septième quatuor à cordes *Borderline Activity* composé pour le génial Quatuor Tana. Je l’ai un peu fait avec *Une solitude de l’espace*, puisque j’ai rajouté des sons très discrets de synthétiseurs avec des sons d’enfant qui jouent dans un parc. J’aime l’ambiguïté du résultat sonore : on ne sait pas si on entend un cri d’enfant ou un glissando de violon.

Vous avez dit être venu à la musique contemporaine par le cinéma.

C’est avec *2001 l’Odyssée de l’espace* que j’ai découvert la musique contemporaine. J’entendais le fameux *Requiem* de Ligeti tandis que je voyais ce monolithe noir au début du film, qui représentait une présence extra-terrestre. Et tout de suite cette musique m’a semblé venue d’ailleurs, d’une autre planète. J’avais un peu l’impression que le compositeur était un alien, et j’ai découvert que c’était simplement un grand compositeur hongrois qui avait imaginé tout cela ! Je me suis rué chez un disquaire, j’ai acheté la musique, la partition d’orchestre et ensuite je me suis procuré toute la musique de Ligeti. Ce qui m’a donné envie d’écouter la musique d’autres compositeurs vivants et c’est allé très vite.



Régis Campo, en compagnie des six compositeurs en lice pour le GPLC 2020, répond aux questions des lycéens lors de la première Journée Régionale © Didier Plowy / GPLC 2020

La musique de film est une référence récurrente chez les lycéens quand ils écoutent de la musique contemporaine, qu'ils rapprochent du cinéma d'horreur, d'ailleurs.

Je pense au film *Rencontre du Troisième Type*, où en même temps la musique est très atonale, puisqu'elle est inspirée directement de Penderecki, et à la fois elle bascule dans un post-romantisme hollywoodien.

La musique est d'ailleurs le moyen de communication des aliens, dans le film.

Avec ce petit signal de cinq notes. Parfois on entend dans cette musique un méchant cluster, lorsqu'on voit les nuages avec d'étranges lumières. Et puis à la fin une grande mélodie très sentimentale. Toute cette musique hybride est à l'image de notre vie. C'est un mélange de choses populaires et d'avant-garde. Et ce mélange même particulièrement.

Cela rejoint votre ambition presque utopique de mêler le populaire et l'expérimental.

C'est exactement le terme. C'est une ambition utopique.

Au moment de votre formation, vous vous êtes retrouvés à la fin des querelles de chapelle qui divisaient le milieu musical. Comment avez-vous vécu cette période ?

Spontanément, j'allais toujours vers une troisième voie, qui n'est ni un retour en arrière ni une fuite vers l'avant-garde. Aujourd'hui, je veux bien croire que tout le monde peut composer la musique qu'il veut.

Et aujourd'hui, vous vous définissez comme post-post moderne ou alter-moderniste radicant...

« Radicant », c'est un terme que j'aime bien, proche de l'univers des plantes et des arbres ; le lierre a des racines profondes mais qui va un peu dans des terrains hostiles, sur un mur, sur une maison. Les termes de « modernisme » et de « post-modernisme » sont pour moi vraiment dépassés. Il y a un terme un peu toxique mais qui représente bien notre époque : c'est le terme de disruption. Il exprime bien notre époque avec ses changements brusques, sans retour en arrière.

La musique pour vous serait donc une forme d'engagement pour réincarner le monde ?

C'est pour cela que j'aime tant l'opéra. Il n'y a pas de micro, c'est juste des voix charnelles qui parviennent brutalement à nos oreilles. On ne pourra jamais s'en passer.

Malgré cette revendication de franc-tireur, vous avez été élu à l'Académie des Beaux-Arts. Cela ne fait-il pas de vous un compositeur légitime, installé, conventionnel ?

Je n'ai jamais été marginal ni voulu l'être ! Et s'il y a au monde des créateurs qui ne veulent pas du tout être académiques, ce sont bien les académiciens : on fuit l'académisme. Je tisse des liens très forts avec mes confrères académiciens : ils sont devenus pour moi une vraie famille. J'adore notre Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard : un compositeur génial et un homme d'une grande générosité.



Régis Campo lors de son discours d'installation à l'Académie des Beaux-Arts, le 3 avril 2019
© Patrick Rimond

Donc désormais vous portez l'habit vert mais aussi une épée un peu particulière !*

C'est une épée d'académicien connectée, c'est-à-dire qui reçoit les appels téléphoniques ou permet de recevoir ses e-mails, filmer, surfer sur internet... Avec cette épée, entièrement conçue par mon propre père, je peux donc me battre et tuer mon ennemi tout en le filmant et en le photographiant. [rire] « C'est épatant », comme disait Jean d'Ormesson.



Régis Campo en compagnie d'une classe d'élèves du lycée Champollion de Grenoble, le 20 janvier 2020 © D.R

De par vos choix esthétiques, stylistiques, vos influences revendiquées et votre statut d'académicien, vous considérez-vous comme engagé et est-ce que, selon vous, le compositeur doit être engagé aujourd'hui ?

C'est absolument le terme. On doit s'engager entièrement dans la vie sociale et ne pas rester dans une pseudo tour d'ivoire. Enseigner la composition est fondamental pour moi. Je ne peux pas imaginer une vie de créateur sans transmission. Il y a toujours un aller-retour entre l'élève et le professeur.

La pièce sélectionnée pour le GPLC (*Une solitude de l'espace*) est curieusement assez éloignée de la pulsation qui marque votre travail, et que l'on retrouve notamment dans *Street-Art* qui ouvre l'album.

C'est toujours ma musique : une sorte de manège sonore. Comme un film sans image. Le titre vient d'un poème d'Emily Dickinson.



Régis Campo et Édith Canat de Chizy lors de la Journée Régionale à Amiens © Didier Plowy / GPLC 2020

Je voulais donner le sentiment d'espace et de solitude que l'on a tous lorsque l'on est plongé dans une profonde réflexion ou lorsque l'on se promène seul en ne pensant à rien !

On est dans une forme de spiritualité très romantique...

J'accepte le mot de romantisme mais à la condition que ce soit un romantisme intersidéral ! [rire]
C'est un peu le romantisme de l'astronaute qui part dans une fusée et qui ne sait pas s'il va revenir.

Dans la joie que vous exprimez à travers votre musique, il y a comme un creux, un pli, quelque chose qui reste à jamais perdu car toujours-déjà absent. C'est l'enfance déjà terminée, qui existe parce qu'intériorisée ?

Oui, on ne peut pas l'attraper avec la main. Elle s'enfuit à chaque fois. C'est un manège qui tourne sans jamais s'arrêter, et sur lequel on n'arrive pas à monter.

Parce que toujours en mouvement. Le centre c'est l'enfance, et le cheval, c'est le souvenir.

Exactement ! Et le plus important, ce n'est peut-être pas de monter sur le manège mais de le voir tourner et d'être nourri par cet effet cinétique, gravitationnel.

* À voir en vidéo : [La remise de l'épée connectée de Régis Campo par Yann Arthus-Bertrand, le 3 avril 2019 à l'Académie des Beaux-Arts](#)

Peut-être y a-t-il là un propos presque mystique sur la quête des origines et l'infini qui nous renvoie à notre condition humaine, tout simplement. C'est même très religieux, avec la question de la filiation. Il y a donc tout cela dans votre pièce ?

J'ai perdu ma mère trop tôt. C'est un sentiment très particulier de perdre sa propre mère, car vous réalisez vraiment qu'elle vous a mis au monde, que vous êtes sorti d'un autre corps et qu'il n'existera plus. Vous avez vraiment le sentiment d'un don de vie incroyable, vous ressentez une sorte d'amour infini, une gratitude sans borne. Vous êtes immensément triste, mais cette tristesse se transforme en une joie inexplicable de vivre. Cela me fait penser à un grand écrivain académicien qui a 101 ans : René de Obaldia. Il aborde la vie chaque matin d'une manière émerveillée. On doit toujours s'ébahir de la vie. ■

Propos recueillis par Simon Bernard le 10 octobre 2019



Régis Campo lors de cet entretien, chez lui à Paris, en octobre 2019 © D.R

En savoir plus

[Site internet du
Grand Prix Lycéen des Compositeurs](#)



[Site internet de Régis Campo](#)

Nouveauté

Retrouvez Régis Campo
dans le premier épisode de notre série
Rencontres avec un compositeur

